TOUS LES VENDREDIS

ciné-mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

4 F.

N° 1. — 8 AOUT 1941

DANIELLE DARRIEUX
La trépidante vedette qui va faire une rentrée sensationnelle dans « Premier rendez-vous ».
(Production Continental Films - Édit. A. C. E.)
(Photo Studio Tronchet)

INSTANTANÉS

Ne croyez pas que l'on livre à domicile Louise Carletti. Elle tourne tout simplement dans « Nous les gosses » et cette scène est... chut! pas d'indiscrétion... Photo Lido.

Micheline Presle, la ravissante vedette de « Paradis Perdu », est rentrée mardi soir à Paris afin d'y tourner, sous la direction de Marcel L'Herbier, "Histoire de Rire".

Bonne commerçante, bonne conductrice, bonne actrice, Junie Astor fait la publicité de son cinéma elle-même, et qui s'en plaindrait dans son quartier.

Photo Nicollini.

UNE PÊCHE... FRUCTUEUSE

DANS « Fromont Jeune et Risler Aîné », il y avait une scène représentant une salle à manger et dans celle-ci les convives étaient nombreux, car il s'agissait d'un grand repas. Le régisseur avait d'ailleurs très bien fait les choses... et si les viandes étaient en simili-imitation, au contraire les fromages étaient vrais; et, surtout très réels les fruits qui composaient des corbeilles : des pêches, des cerises, des fraises...

Inutile de dire que tout le monde, sans exception, de la plus grande vedette au moindre petit rôle, lorgnait cette merveilleuse production...

Mais le régisseur avait embusqué ses aides... et chacun veillait pour interdire, comme l'entrée d'un jardin défendu, cette cueillette inespérée...

Aussi, à la fin de la scène qu'on répéta plusieurs fois avant de la tourner, il ne manquait qu'une pêche... la plus belle, la plus appétissante... Le larcin avait été si bien opéré que nul n'aurait su quel en était l'auteur... si la coupable elle-même ne s'était finalement accusée... C'était Mireille Balin.

DE L'AUTRE COTÉ DU CIEL

A LEUR grande surprise, les voyageurs sur le quai des Halles étaient accueillis par des cris d'oiseau. C'était un pauvre petit moineau qui, l'on ne sait par quelle diabolique erreur de direction, avait pris le chemin des airs à rebours et se trouvait ainsi prisonnier sous terre, dans cette grande cage qu'est une station de métro.

Et chacun de s'essayer à le pousser vers la sortie, mais lui volait, affolé par l'arrivée de chaque rame.

— Encore un resquilleur, dit Aimos qui se trouvait là, il a voulu voyager sans ticket.

UN SCEPTIQUE

ON SAIT que Roland Toutain est un peu distrait. Ce n'est pas une de ses moindres qualités, car au physique comme au moral, cela lui permet de faire des rétablissements.

L'autre jour, son poissonnier, avec qui il entretient des relations amicales, qu'il s'est bien gardé de rompre, le voyant passer, lui criait :

— Eh, monsieur Toutain, j'ai de beaux homards vivants!

— Des homards vivants, demanda Roland Toutain, est-ce qu'ils sont frais au moins?

Et il aggrava son cas, en expliquant :

— Parce que, l'autre jour, on m'a vendu un camembert. Il était comme votre homard, il marchait tout seul.

JEAN TISSIER "A DES LETTRES".

JEAN TISSIER n'est pas seulement un comique qui fait rire les spectateurs lorsque son nom seul passe au générique, il obtient du succès de ses camarades eux-mêmes.

Et Dieu sait si un public d'acteurs est parfois sévère!

Lors des prises de vues de « Premier rendez-vous » où Jean Tissier joue un professeur, un de ses élèves, le jeune Ragey « sèche » devant un problème au tableau... et répète « la ligne B.A... B.A... »

Tout d'un coup, au milieu du silence, on entend la voix douce de Jean Tissier, qui avait complètement oublié son rôle et son texte, dire : « La ligne B.A... tiens, mais c'est une ligne d'autobus!... »

Fourire général, jusqu'au metteur en scène, Henri Decoin, qui décida que l'on incorporerait ce « mot » au texte du film.

CHAPEAU BAS !

GEORGES VITRAY n'est pas seulement l'acteur doué que l'on connaît, il est aussi aux cours d'apprentissage du Théâtre Montparnasse Gaston Baty, un professeur clairvoyant et fougueux qui sait parsemer d'anecdotes son enseignement.

Un jour qu'il soulignait le fait qu'un geste ne devait jamais être ébauché mais bien au contraire achevé, il conta l'histoire suivante :

Dans un théâtre de province, au cours d'une tournée, Cécile Sorel allait entrer en scène, lorsque son mari l'arrêta : « Tu vas entrer en scène avec ce chapeau? » Il s'agissait d'un immense chapeau à plumes, digne pour le moins de la scène du Casino de Paris.

— Pourquoi pas.

L'actrice est accueillie par les sifflets, les rires, les quolibets du public.

Le lendemain, son mari inquiet, la presse de renoncer au chapeau. « Au contraire! » répond-elle.

Et Cécile Sorel, le chef orné d'un chapeau trois fois plus grand que le précédent, pénètre sur le plateau, saluée d'applaudissements enthousiastes.

Et Georges Vitray d'ajouter : « Vous voyez! »

UN FAMEUX LAPIN !

DES oies, des canards, des lapins à discrétion!

Cela paraît un rêve.

C'est pourtant ce que vient d'obtenir Elvire Popesco.

Pensez si elle était heureuse. Et comment Clément Duhour, qui l'accompagnait, ne l'aurait-il pas félicitée. Il y avait de quoi faire bombance! mais... mais renseignements pris, il s'agit d'une scène d'un film qui porte d'ailleurs un titre mythique : « L'Age d'or. »

Adieu, veaux, vaches, cochons et toute la couvée!...

Quant on eut fini de tourner, oies, canards et lapins furent rendus à une basse-cour voisine.

— Pour un lapin, c'est un fameux lapin! conclut Clément Duhour.

dans le tuyau de l'oreille...

Reconnaissez-vous ce couple?
Si oui...
Ce couple sympathique prendra le métro, en seconde, un après-midi de cette semaine, à la station qui porte le nom d'une célèbre place.
Pendant 8 stations, Elle et Lui resteront sagement dans le même wagon.
Mais à la 8e station, ils emprunteront une nouvelle ligne, en première classe cette fois, afin de sortir à la station Marbeuf, presque en face de nos Bureaux où, à l'occasion de la sortie de notre premier numéro, ils doivent nous rendre visite.
Or, ces deux vedettes porteront chacune sur elle 10 photos, numérotées de 1 à 10 et timbrées avec un cachet de CINÉ-MONDIAL.
Il suffit pour chacun de nos lecteurs de se trouver sur le parcours en métro de ces deux vedettes, de les identifier et d'être les 10 premiers à leur réclamer une dédicace.
Ces photos dédicacées, rapportées à nos Bureaux par leurs propriétaires, leur donneront droit à deux places, la semaine suivante, dans le cinéma de leur choix.
Cherchez ces vedettes, CINÉ-MONDIAL vous souhaite bonne chance!

Lucien Baroux aime la pêche, car il aime le poisson. Les poissons aiment bien Lucien Baroux car ils se laissent prendre... parfois. Mais Lucien Baroux n'aime pas les agents qui lui dressent contravention, car, ici, la pêche est interdite. C'est pour cela qu'il y avait tant de poissons, ronchonne Lucien Baroux!

Photo Tranchet.

ETÉ 1941... OU LA CHANCE DANS UN FAUTEUIL

Vous êtes au cinéma, vous avez passé une bonne soirée... et vous allez être récompensé... CINÉ-MONDIAL vous a photographié à la porte d'un cinéma des boulevards. Si vous vous reconnaissez, vous pouvez vous présenter à nos bureaux : vous avez gagné deux places, la semaine prochaine, dans le cinéma de votre choix. Pour notre prochain numéro, nous serons à la porte d'un autre cinéma.

(Photos Deval)

Tour du Monde

Si vous aimez vraiment le cinéma, voir les films ne vous suffit pas.

En effet l'amour du cinéma est plus exclusif, car il contient en lui ce qui ne cesse pas de renaître : l'espoir.

Le cinéma, c'est pour chacun sa vie transposée, embellie, idéale.

Un écran nous parle, il nous aide aussi bien à oublier qu'à nous souvenir, à moins que ce ne soit à croire à nouveau.

Vous ne pouvez pas voyager? Qu'importe! D'un coup d'aile les écrans migrateurs vous ont emportés à travers le monde. « N'importe où », disait le poète! Le cinéma renchérit : « Non, pas n'importe où? mais partout où vous voudrez aller : dans les îles imprécises, dans les nuages, même plus loin : en vous, mais avec l'âme d'un autre ou d'une autre. »

Votre vie est terne? Un Orient se lève aussitôt sur la toile magique qui vous ressuscite et vous ravit à votre destin. Un moment, vous voici devenue cette jeune femme aux grands yeux, bondissante de sang jeune, irrésistible, impatiente!

Vous vous abandonnez au doute? Et sur l'écran, soudain s'affirme tant de lumière, tant de possibilités que vous rentrez dans la nuit noire de la ville ou de votre village, avec des certitudes que vous n'avez encore jamais eues!

Les paysages vous appellent!

Les personnages vous prêtent ce qu'il y a de plus beau et d'inexprimé en vous, de plus pur et de plus insatisfait. En eux, par eux, tous les soirs vous avez vos vêtements de luxe, votre âme de parade!

Par ces créatures vous souffrez, vous haletez, vous connaissez l'angoisse, l'attente de ces mille radiations d'un bonheur extraordinaire.

Les vedettes, homme ou femme, pour vous, femmes ou hommes, ce sont vos doubles que vous promenez dans votre cœur et que vous vous promettez de retrouver le plus souvent possible.

Ils collent, ils adhèrent à vous!

Les êtres un peu frustes ou sceptiques peuvent sourire de pitié quand vous réclamez une dédicace et que vous accrochez dans votre studio, dans votre boudoir, jusqu'au chevet de votre lit, le jeune premier ou la jeune fille trop parfaits qui n'ont cessé de vous enchanter.

Ils peuvent sourire, mais plaignez-les, ce sont des pauvres qui ne comprennent pas l'ampleur du secret que vous portez en vous au moyen de ces images!

Or, depuis les événements qui viennent de se dérouler, il vous semble, à tous, amants du cinéma, que vous ayez perdu la plus immanquable partie de vous-mêmes! Vous n'avez plus de liaison. De votre double accroché au mur, vous ne savez plus rien. Les contacts sont rompus! Vous êtes un peu dans la situation de ces êtres siamois que l'on sépare et qui en sont réduits à s'étioler dès que le scalpel a tranché le lien idéal qui les enchaînait l'un à l'autre.

Pour vous, ***Ciné-Mondial*** sera le docteur Miracle. Au lieu de séparer, il réunira ce qui doit être joint : c'est-à-dire votre double idéal à votre propre existence. Il vous rendra l'être à qui vous avez appris à ressembler comme un frère.

Ciné-Mondial sera le trait d'union. Il vous rendra le goût de l'aventure, du merveilleux, de la joie. Il vous rendra votre cœur et cette patrie lumineuse qu'est un écran!

Vos artistes préférés, de nouveau, seront près de vous, présents, entièrement liés à vous, partie intégrale de vous-même.

Ciné-Mondial sera votre fil conducteur.

Par la tradition, avec ***Ciné-Mondial***, en route vers demain.

Photos Archives.

CINÉMA FRANÇAIS

Ciné-Mondial a demandé à M. Raoul Ploquin, directeur responsable du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, de bien vouloir écrire quelques mots à l'occasion de la création de notre revue. M. Ploquin aime et connaît à fond le cinéma. Il est considéré, à juste titre, comme l'un des premiers producteurs de films français. Aucun choix, pour diriger l'industrie cinématographique française, ne pouvait être meilleur. Nous laissons la place à M. Ploquin.

Je suis heureux de saluer ici la création d'une revue cinématographique s'adressant au grand public. Ce n'est pas un simple hasard qui fait coïncider la naissance de *Ciné-Mondial* avec la reprise générale de la production cinématographique française. Nos studios, qui, par suite des circonstances, avaient dû fermer leurs portes pendant de longs mois, ont repris leur activité à tour de rôle. Encouragée efficacement par les autorités d'occupation, la nouvelle production française est, à l'heure actuelle, en plein essor : neuf films sont terminés, neuf sont en cours de réalisation et vingt-cinq projets, ayant reçu l'approbation de la censure cinématographique française et des autorités allemandes, vont suivre prochainement.

La réorganisation du cinéma français, dont il a tant été parlé dans le passé, n'est plus seulement une vaine formule. Pour la première fois, toutes les branches de l'industrie cinématographique française se trouvent coordonnées par la création d'un organisme unique : le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, qu'une œuvre immense attend, œuvre de longue haleine et qui ne pourra être menée à bien que par la discipline et par la compréhension de tous.

Le cinéma constitue à la fois une manifestation d'art incomparable, un instrument de documentation générale et de culture, un moyen de propagande efficace. C'est sans doute le mode de communication avec le public dont l'importance est actuellement la plus grande. Nous savons que *Ciné-Mondial* aura toujours à cœur de soutenir par ses efforts les films de qualité et d'aider ainsi ceux qui ont la responsabilité du cinéma de demain, à atteindre leur premier objectif : relever le niveau normal et artistique de la production française, en ne permettant pas que des films de qualité inférieure, que des pantalonnades souvent trop vulgaires, que des films morbides et déprimants viennent empoisonner l'âme du public français.

Dans le redressement de la France, le cinéma a un rôle très important à jouer. Il faut que les films de la nouvelle production française apportent au nombreux public qui se rend chaque semaine dans les salles de cinéma, non seulement une d'optimisme et d'encouragement. En un mot, le cinéma français doit être constructif.

Elément de la vie artistique de notre pays, le cinéma français doit jouer un rôle essentiel dans la collaboration des peuples européens. N'oublions pas que le cinéma est un moyen d'expression universelle et que, malgré les différences de langages, les meilleurs films d'une nation sont projetés et appréciés dans tous les autres pays du monde. C'est par le cinéma que les peuples apprendront à mieux se connaître, à mieux s'estimer, à mieux s'aimer. Le rôle que le cinéma tiendra dans l'Europe de demain est immense. Il faut que la France prenne sa vraie place dans le cinéma européen. *Ciné-Mondial* l'y aidera.

Raoul Ploquin

Photo Harcourt.

LES "*POULAINS*" D'HENRI DECOIN SONT A L'ENTRAINEMENT

Piaffants Impatients Enthousiastes...

Hélène Bellanger. Elle a 20 ans. Elle est blonde. Sa mère est infirmière et voulait l'aiguiller dans cette voie. Elle est devenue dessinatrice et a travaillé pour les grands magasins. Pourtant, elle a suivi les cours de diction de René Simon. Elle vient d'avoir le 2e prix de Comédie au Conservatoire. C'est une jeune première mi-coquette, mi-jeune fille. Elle voudrait jouer les Claudette Colbert. Dans « Premier rendez-vous » elle est une orpheline.

A tous les jeunes hommes, à toutes les jeunes filles qui ont fait du cinéma l'unique but de leur vie, à ceux dont les rêves ont les blancs et noirs des images qu'ils aiment, je raconterai aujourd'hui une histoire...

Que dis-je une histoire ! un conte de fées...

Il était une fois, parmi des centaines de jeunes gens comme vous, exactement comme vous, six jeunes hommes et six jeunes filles.

Comme vous, ils désiraient lire leur vie dans les journaux, reconnaître leur visage sur les affiches des murs, dans les photos des cinémas...

Ils avaient pourtant déjà peiné pour se rapprocher de leur but...

Ils étaient élèves de cours... et ils attendaient l'imprévisible, magnifique chance...

Un jour, un grand monsieur, halé, brun, petite moustache, vint à leurs cours...

Modestement, il écoutait... et on ne faisait point attention à lui. Soudain, un murmure courut. « Henri Decoin ». C'est Henri Decoin. — Tu es sûre ? — Mais oui, je l'ai bien reconnu. Mais était-ce bien lui. Puis le Monsieur partait... ou bien — ô miracle — il faisait appeler un garçon ou la jeune fille et leur proposait de jouer dans son film !

Etait-il besoin de proposer ? Alors que si souvent l'aspirant ou l'aspirante star avait tenté, sollicité la chance de toute la force de leur espoir.

Et voilà que tout simplement un grand metteur en scène les avait remarqués sur son passage...

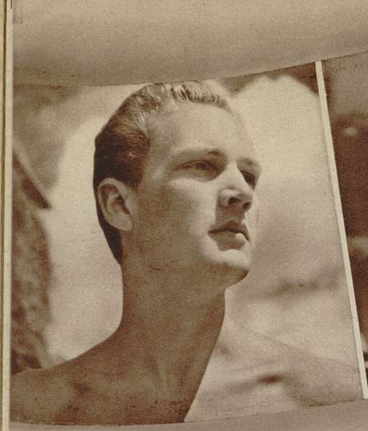
Gilles Queant. Il a 19 ans. Son père est directeur d'une grande revue. Le journalisme ne le tentait pourtant pas. Il étudiait le droit et les lettres. Un jour, dans la revue de son père, parut un reportage sur René Simon. Il avoua à son père qu'il voulait devenir comédien. Il va jouer au théâtre Michel, une pièce de jeunes. Il voudrait jouer les fous ! genre Chesterfield. Il est flegmatique et pince-sans-rire. C'est un comique froid avec un physique de drame Il joue dans le film « Le chant du coq ».

Rosine Luguet. Elle a 20 ans. Elle est brune et rondelette. C'est la fille du comédien André Luguet. Elle a été élevée dans le théâtre. Elle connaît Henri Decoin de longue date. Il lui a confié le troisième rôle féminin de « Premier rendez-vous ». C'est une comique.

Duval. Il a 1 m. 89 et 21 ans. Son père est médecin, il devait le devenir. Il a préparé sa licence de lettres et sera licencié dans deux ans. Il étudie avec Escande et ambitionne d'entrer au Conservatoire en octobre. Il revient d'un camp de jeunesse où il a fait toute la décoration du camp. Il voudrait jouer les jeunes premiers comiques ou plutôt les « Jean de la Lune ». Il pourrait être « l'Enigmatique Mr. Deeds ».

(Photos Lido)

Côté garçons : « Embarrassés comme des garçons qui ont trouvé un canard !...



Georges Marchal. Il a 21 ans. Il est blond, il est beau. Il a quitté ses parents à l'âge de 16 ans, parce qu'ils voulaient le faire entrer dans leur usine de produits chimiques. Pour vivre, il a empaqueté des journaux de minuit à quatre heures du matin chez Hachette. Il a poursuivi en même temps ses études. Il a joué au Palais-Royal. Maintenant, il a le principal rôle dans « Le grand Rayon » aux Champs-Élysées. Il a étudié la danse classique, mais il ne veut pas se produire car, dit-il, la danse « est l'art pur ». Il pratique tous les sports. C'est un chef.

Simone Valère. Elle a 19 ans. Elle s'appelait Simone Gondolph, mais Hébertot l'a débaptisée pour la faire jouer dans « Mademoiselle Bourrat ». Sa mère est couturière. René Simon, à qui elle voue une grande reconnaissance, la prit comme élève après une audition. Brune, rose, timide, faisant la révérence. C'est une ingénue.

Vous voyez que j'avais raison de parler de conte de fées...

Et aujourd'hui que *Premier Rendez-vous* est fini, et que très bientôt il va sortir, c'est l'attente merveilleuse.

Me verra-t-on bien sur l'écran ? Serais-je coupé au montage ?

Et ils imaginent tous les avenirs, toutes les possibilités merveilleuses qui peuvent sortir d'une petite bande de pellicule.

C'est pour fêter la proche naissance de ces espoirs qu'Henri Decoin a invité au restaurant de l'Exposition de la France Européenne six de ses « poulains ».

Hélas, deux des cracks les plus au point de l'écurie, ne participèrent pas au déjeuner, n'eurent pas les honneurs de la première interview.

Vous saurez seulement que Louis Jourdan est la grande révélation d'Henri Decoin, qu'il a 19 ans. Il deviendra, paraît-il, un des plus grands jeunes premiers français...

Le second crack est Jacqueline Desmarest, qu'elle a également 19 ans, qu'elle veut qu'on l'appelle « Sophie » et qu'elle désire ardemment jouer la tragédie alors que son nez retroussé l'en empêche...

Sachez encore, avant de les accueillir tous dans vos cœurs, dans vos mémoires, dans vos subconscients debons spectateurs, qu'ils sont jeunes, fous, sains, qu'ils ont joué comme des gosses dans la ferme de l'Exposition, et provoqué — ô horreur — un attroupement en débutant à la télévision.

Et puisque vous savez cette histoire, vous tous jeunes gens, jeunes filles qui voulez devenir vedette, méditez, cherchez, travaillez, espérez, et qui sait ? vous serez peut-être un jour récompensés...

France ROCHE.

Un drame à l'Exposition. Georges Marchal et Pierre Ringa s'affrontent sur le ring...

Mais Simone Valère et Hélène Bellanger soignent tendrement l'Apollon de la bande...

Côté filles : Simone Valère et Hélène Bellanger exercent leurs sentiments maternels avec les petits veaux attendrissants. Hélène Bellanger étend même sa coquetterie au cheval à qui elle refait une raie...

Il y a quelque chose de changé. Un metteur en scène français fait confiance a 6 jeunes. Demain sera-ce la gloire ?

LES ÉCRANS..

Yvonne Printemps et Pietre Fresnay sont, dans Le Duel, Mme Jaillon et l'abbé Daniel, la pénitente et le confesseur, qui s'affrontent.

Un brelan de compères : Jean Tissier, Fernandel et Brochard, semblent se raconter une bonne histoire. Est-ce le scénario du film L'Acrobate ?

Ilse Werner est la ravissante vedette de Mademoiselle, dont nous parlerons la semaine prochaine.

Les conflits du sentiment:

LE DUEL

J'en connais un qui eût été surpris s'il eût pu assister à la projection de ce film. C'est Henri Lavedan.

Ah ! bien sûr, quand on tire un film d'une pièce, il ne suffit pas de faire du théâtre photographié. Il faut adapter et, parfois, moderniser. C'est le cas et c'est ce qu'ont fait H.-G. Clouzot et J. Villard à qui était confié le soin de faire un scénario de la pièce d'Henri Lavedan.

Mais adaptation, modernisation, transformation ne signifient pas déformation. L'esprit d'un ouvrage, les caractères des personnages sont choses sacrées même lorsqu'on les projette sur un écran, et si les adaptateurs du *Duel* ont respecté l'idée fondamentale de la pièce, en dépit du déchet qui reste sur la scène, les personnages n'ont pas été aussi bien traités. La duchesse de Chailles est devenue Mme Jaillon. L'épouse admirable usant son espoir auprès d'un mari dégénéré, alcoolique et morphinomane, n'est plus qu'une petite garce, que dépasse la gloire de son mari, héros de l'air dont elle souhaite la mort pour ne plus avoir à attendre dans la crainte celui qui, de ses ailes victorieuses, écrit l'histoire de l'aviation française.

Quant à Monseigneur Bolène, rôle magnifique, il n'est plus que l'abbé Pellegrin. Les adaptateurs en sont moins responsables, d'ailleurs, que l'interprétation. Ayant à écrire un rôle pour Raimu, ils ont écrit un rôle pour Raimu. Paul Mounet, lors de la création sur la scène de la Comédie-Française, devait être réellement l'évêque majestueux, munificent, royal qu'a dépeint l'auteur de la pièce. Raimu, lui, a la grandeur des humbles. Ce n'est ni moins beau, ni moins émouvant, mais c'est autre chose.

Du dialogue d'Henri Lavedan, il reste peu de trace. Ce n'est évidemment pas une perte regrettable. Le dialogue incisif, nerveux, adroit de H.-G. Clouzot et J. Villard le remplace alertement. Il a un modernisme qui ne nous déplaît pas du moment que nous surprenons le docteur Morey donnant rendez-vous à Mme Jaillon, ex-duchesse de Chailles, sur une plate-forme de la Tour Eiffel.

Cependant, s'il n'a rien gagné à toutes ces transformations, le conflit initial n'a pas trop souffert de son transfert sur l'écran. On le connait. C'est la lutte qui se livre dans le cœur d'une femme entre l'amour et la foi. Le docteur Morey, athée qui attache de l'importance à son athéisme et l'abbé Daniel, son frère, concrétisent l'un et l'autre et se mesurent à travers cette femme qu'ils aiment tous deux. Mais il serait bien difficile de dire qui triomphe finalement, les formules hypocrites de l'évêque de Bolène qui fait, ici, la philosophie de l'ouvrage, venant à point pour satisfaire tout le monde. L'amour en a sa part, la religion aussi. A ce point de vue l'adaptation reste fidèle.

Le Duel est la première réalisation de Pierre Fresnay. Il sait faire un film, mais on aurait tort de le juger sur cette première tentative. Elle est pleine de promesses sans être encore une certitude. Elle doit, au moins, l'encourager à persévérer et à s'évertuer sur des sujets plus neufs.

De l'interprétation, M. Raymond Rouleau est le meilleur. Il est vivant, adroit, désinvolte et digne de ses élèves, en ce sens qu'il est jeune et actuel. Yvonne Printemps n'a pas une intensité exceptionnelle, mais elle a l'élégance de la duchesse de Chailles, ce qui vaut mieux que l'allure de Mme Jaillon, et une émotion simple et touchante qui l'ennoblit. De son côté, Pierre Fresnay, acteur intelligent et qui a fait maintes fois ses preuves, ne trouve pas en lui assez d'onction pour être l'abbé Daniel tel qu'on l'imagine et que le fut, sans doute, Le Bargy. La soutane lui va mal. C'est tant mieux pour lui, mais c'est tant pis pour le film puisqu'il est un reflet — un reflet lointain, il est vrai — de la pièce.

DIDIER DAIX.

Un des tableaux à grand spectacle du film de mise en scène Vedettes Follies.

Une fantaisie morale:

LA JOIE D'ÊTRE PÈRE

Elle est grande la joie d'être père et fait faire des miracles, si l'on en croit ce film qu'anime la verve charmante du fantaisiste Heinz Ruhmann. Cela nous est démontré avec force bonne humeur au cours d'une histoire qui ne nous laisse pas le loisir d'en douter.

Le scénario de Thea von Harbou, vieille connaissance du cinéma, est maintenu en équilibre sur un point de départ assez invraisemblable mais suffisamment bien camouflé pour nous convaincre.

Pourquoi, d'ailleurs, chercherait-on la petite bête, puisque cela nous priverait du plaisir de voir un film agréable ?

Pascal Olhsen, jeune homme désœuvré, pour qui la vie est une éternelle partie de plaisir farcie d'amours faciles et baignée d'alcools variés, est père sans le savoir, père sans connaître la mère de son fils.

Comment expliquer une telle situation ? C'est enfantin, si j'ose dire. Quoique étant d'excellente famille, la jolie Catherine a cédé au désir de Pascal, un soir de Carnaval où son déguisement était seyant et son cœur gonflé d'espoir. Ce fut leur premier et dernier soir d'amour. Les jeunes gens ne se revirent plus ; mais, de leur étreinte fugitive, un enfant est né. Séparée de lui par une famille qui a des principes, la trop jeune maman dut attendre sa majorité pour pouvoir reprendre son petit et, enfin ! le confier au père.

Mais tout ceci n'est pas le film. Ce n'est que le moyen de justifier une situation assez incroyable. L'histoire commence, en effet, au moment où, de retour d'une soirée copieusement arrosée et à la veille de partir pour le tour du monde, Pascal trouve un enfant dans son lit et une lettre qui l'informe qu'il en est le père.

Que fera-t-il ?

Un miracle. L'amour paternel transformera le débauché, le mettra au travail et lui fera réussir un examen auquel il avait renoncé depuis longtemps.

L'amour paternel ? Ne serait-ce pas plutôt l'amour tout court ? Car Catherine est devenue la nurse de son petit et, peu à peu, Pascal s'est épris de celle qui soigne si bien son fils. Ainsi, le père, la mère et l'enfant seront-ils enfin réunis dans la joie, sous les yeux ravis d'un grand-père qui fut, en vérité, le *deus ex machina* de cette aventure qui finit tout de même par être morale.

Tout cela nous est conté joyeusement au cours d'un film alerte et fertile en détails plaisants, en trouvailles drôles, en scènes d'excellente comédie. Heinz Ruhmann en est l'âme. Sa séduisante fantaisie l'emplit étonnamment. Mai il a trouvé une bien jolie partenaire en Carola Höhn et d'excellents complices en Albert Florath, Ursula Grabley, Ludwig Schmitz, Hansi Arnstaedt et le délicieux petit Walterschuller.

De la dissipation à la vertu : c'est le cycle qu'accomplit Heinz Ruhmann dans La Joie d'être Père.

Hannelore Schroth joue dans Au gré du vent, film de jeunesse et de plein air, le rôle d'une jeune fille moderne qui trouve l'amour en vacances.

Du spectacle, du mouvement:

VEDETTES FOLLIES

Vedettes Follies est une production faite sur le modèle de certains films que nous n'avons pas oubliés. On pense à *Prologue*, à 42e *Rue*, à *Chercheuses d'Or* et autres *Broadway Melody*. Mais celui-ci n'a pas l'ampleur des précédents.

Il n'est cependant pas sans agrément. Son principal attrait est la variété. Cela se passe au studio, tandis qu'un célèbre metteur en scène tourne un film inspiré du music-hall. Nous assistons aux prises de vues et ainsi voyons-nous le film naître peu à peu, scène par scène, image par image, chansons, danses, ballets, sketches, évolutions de toutes sortes se succèdent et nous sollicitent.

Mais dans un studio on rencontre beaucoup de monde, des vedettes qui tournent, d'autres films et les metteurs en scène qui les réalisent, voire des as du sport. C'est ainsi que nous surprenons, l'espace d'un éclair, quelques visages connus : Luis Trenker et Willy Forst, Anny Ondra et Gustav Frölich, Jenny Jugo et Heinrich Georg, le compositeur Paul Lincke à la tête de son orchestre, le boxeur Max Schmelling et les as du volant Caracciola, von Brautisch et Lang, d'autres encore, moins connus du public français et que l'on devine sans les reconnaître. Cela crée une ambiance tout à fait favorable au succès.

Une petite intrigue qui ne tient qu'à un fil nous guide à travers ce pays des merveilles du cinéma. Au moment de commencr un nouveau film, le metteur en scène Holger s'aperçoit que la vedette qu'on lui a imposée ne convient pas au rôle qui lui est destiné. Il la remplace par une jeune figurante, Carla Welten, dont il fait une vedette. L'ascension fulgurante de la jeune artiste encore tout éberluée de sa chance est mal accueillie par le jeune homme, figurant lui aussi, auquel elle a lié sa vie. Il en souffre, se rebiffe et, croyant qu'Holger lui a ravi le cœur de Carla, provoque une altercation au cours de laquelle le metteur en scène est blessé. Mais Holger n'a nul amour pour Carla. Il n'est épris que de son art et il le lui dit, laissant prévoir la prochaine réconciliation des deux amants.

Hansh Zerlett, metteur en scène de *Vedettes Follies*, a mené son jeu avec beaucoup d'adresse à travers le fouillis de ces scènes tumultueuses et de ces tableaux à grand spectacle, jusqu'au moment où l'histoire tourne court pour s'achever de façon inattendue sur le mariage d'un électricien du studio avec une jeune fille qui rêvait de gloire cinématographique et qui y renonce tout à coup.

De nombreux artistes de talent interprètent ce film multiple. La vedette est La Jana, vedette fugitive, hélas ! puisqu'elle n'apparaît que l'espace d'une danse. La musique nombreuse et variée est du compositeur Leon Leux.

D. D.

De la bonne humeur:

L'ACROBATE

C'est un vaudeville qui a au moins l'avantage d'être cinématographique. M. Jean Guitton, auteur du scénario, a multiplié les situations comiques avec la liberté chère au cinéma. Ainsi ne retrouve-t-on pas la coupe en actes inévitable dans les films tirés d'œuvres théâtrales et si exaspérante pour le spectateur qui a le défaut d'y regarder de trop près et de ne pas prendre toujours plaisir là où il se trouve.

L'Acrobate est un film amusant en dépit du gros sel dont il est saupoudré et c'est là l'essentiel.

M. Yves Mirande qui en a écrit le dialogue n'a pas su toujours éviter le mauvais goût ni la facilité, mais, en somme, il a fait ce qu'il fallait faire pour un tel film, ce qui est une façon comme une autre d'avoir du talent.

On ne raconte pas une histoire aussi mouvementée. Elle ne pourrait qu'y perdre. Elle est avant tout visuelle et doit beaucoup à la verve qu'y dépense le principal interprète. Qu'importent les aventures qui bouleversent la vie du maître d'hôtel Ernest Sauce du moment que sa vie est bouleversée comme elle doit l'être pour que ce soit drôle.

Jean Boyer a amalgamé toutes les mésaventures qui adviennent au pauvre fou malgré lui, en une mise en scène habile, quoique sans prétention. C'est de la confection, mais de la bonne confection, du tout fait bien fait et il arrive, avec un peu de chance, que l'on y trouve quelque chose à sa mesure. C'est ce qui s'est produit cette fois. *L'Acrobate* a une taille mannequin.

Fernandel est Fernandel avec toutes ses qualités et surtout tous ses défauts. Il communique à ce film, comme à tant d'autres, son étonnante force comique et son mouvement. On sait ce que cela vaut en éclats de rire. A ses côtés, on remarque participant également à la force, le délicieux fantaisiste qu'est Jean Tissier, Thérèse Dorny, Charles Deschamps, Pierre Labry, Marcel Carpentier, Gaby Wagner, Flament, Brochard, Sidonac et les célèbres Zemganno qui évoluent de trapèze à trapèze, tout en haut du chapiteau et qui, de plus, jouent la comédie.

D. D.

Jeunesse ! plein air !:

AU GRÉ DU VENT

L'agrément de ce film est le fait d'une bonne santé. *Au gré du vent* est un film bien portant. Il se déroule au grand air et nous entraîne sur les routes allemandes à la suite de deux jeunes gens qui vivent une aventure bien séduisante.

De retour d'un long voyage, le jeune Percy Averhof apprend qu'en son absence, ses parents se sont occupés de son avenir sentimental. Il se cabre naturellement et refuse de rencontrer la jeune Anne Osterkamp qu'on lui destine. Celle-ci, par le moyen d'une annonce demandant « un jeune homme avec auto pour vacances », se fait enlever anonymement par son fiancé récalcitrant. Et les voilà tous deux sur la route.

Il n'en a pas fallu davantage au scénariste pour nous conter une belle histoire, tout en nous faisant prendre un bol d'air. Son imagination charmante a multiplié les péripéties, noué les situations, brouillé les cartes pour mieux les débrouiller ensuite et procurer au metteur en scène Roger von Norman l'occasion de nous offrir de ravissantes images.

A peine nos deux jeunes gens se sont-ils envolés que leurs familles s'émeuvent et partent à leur recherche. Les aventures qui adviennent aux occupants des trois voitures, lancées à la poursuite l'une de l'autre, constituent tout ce film qui vaut par l'agrément des trouvailles et l'imprévu des événements autant que par la fraîcheur des sentiments.

Elles sont multiples ces aventures et bien difficiles à conter par le menu. Mais elles sont divertissantes. Que leur demander de plus ? L'ensemble est alertement mené, sans bavures et sans ennui. Les longueurs sont courtes — comme dit l'autre — et l'esprit n'est pas loin.

On a en outre le plaisir d'apprécier le sourire malicieux, la grâce svelte, le talent juvénile et frais d'Hannelore Schroth qui est une bien gracieuse personne. Son partenaire est Rolf Moebius, long jeune homme blond qui lui va bien et ne manque pas, lui non plus, de charme. A leurs côtés s'évertuent plutôt bien que mal, Walter Steinbeck, Erika von Thellmann, Lola Muthel, Albert Florath, Claire Reigbert, Axel Ivers auteur du scénario, Ernst Legal et la belle Gerda-Maria Terno.

D. D.

..de la SEMAINE..

ATTENTE ! ÉMOI ! MYSTÈRE !

DU Premier Rendez-vous

qui nous révèle un nouveau jeune premier..

..Louis Jourdan

Il est, paraît-il, trente-deux situations dramatiques. De ces trente-deux sources pures sont nés des chefs-d'œuvre et des romans à 60 centimes.

Il en est une entre toutes que préfèrent nos maîtres de la pellicule... Devinez ? C'est l'histoire d'une jeune fille qu'aiment également un père et un fils... Et pourtant, si vous saviez quel film charmant mousse sur ce thème qui est celui de *Premier rendez-vous*... Quelle ingénue aux yeux clairs, forte de sa pureté, audacieuse de toute son innocence, traversera les situations difficiles où l'aura mise son « Premier rendez-vous ».

Cette jeune fille, c'est Darrieux.

Si vous saviez quel père donnera la jeune fille à son fils qui, en l'occurrence est son neveu, quel vieux monsieur au cœur tendre est Fernand Ledoux.

Si vous saviez — et ceci est la plus grande surprise — quel jeune premier vous allez avoir à chérir : Louis Jourdan !

Il est... vous le verrez d'ailleurs vous-même...

Et autour de ces trois personnages, deux décors : un orphelinat avec grand dortoir, surveillante, conseil de discipline...

Et un pensionnat de garçons, plein de grands élèves chahuteurs, bruyants, riant et criant dans toute l'ardeur de leur jeunesse.

La toute petite et touchante Micheline (Danielle Darrieux) passera de l'un à l'autre.

Dans le pensionnat, privée d'affection, complètement abandonnée, elle ne vit que grâce à un rêve... Un rêve d'amour, bien entendu ! Un rêve de jeune fille...

Sur un bout de journal, elle a lu une annonce : « Existe-t-il à notre époque un cœur féminin romantique et sentimental pour échanger ses impressions avec un cœur masculin épris d'idéal et de beauté ? Ecrire au Journal, n° 17.345. » Et elle a écrit... Comment ? Grâce à Angèle, une camarade de Micheline — que joue Rosine Luguet, une débutante pleine de promesses, Elle a un talent particulier pour s'évanouir juste devant le bureau de poste pendant la promenade...

Ainsi Micheline retire ses lettres... Mais un jour, le correspondant s'impatiente...

Il demande un « premier rendez-vous » dans un petit café.

Micheline n'y trouve qu'un vieux monsieur, à demi caché derrière un journal, alors qu'elle attend un prince charmant...

Le vieux monsieur s'approche... Il regarde Micheline et saisi devant tant d'innocence, il se trouble... Il va mentir, et doucement il lui explique que ce n'est pas lui qui a écrit mais son neveu Pierre, parti à l'improviste la veille et qu'il vient excuser...

Quand le vieux monsieur offre à Micheline de la reconduire, elle donne une adresse de fantaisie. Puis, le moment vient où elle perd contenance, fond en larmes, avoue qu'elle s'est évadée d'un orphelinat...

Le vieux monsieur donne alors sa propre adresse en banlieue. Est-ce un guet-apens, est-ce un piège? On la conduit dans une petite chambre d'un pavillon isolé...

Et Micheline se réveille au bruit d'un chahut de grands garçons. Elle est dans un lycée où le vieux monsieur est professeur de lettres...

Mais Pierre revient le lendemain. Micheline l'aime d'avance, de confiance, de tout son espoir de petite fille sevrée de toutes les joies de la vie.

Pierre l'aimera-t-il aussi ?

Un jour, puisque toujours les mauvaises fées tourmentent les jeunes héroïnes, la catastrophe éclate...

Lors d'une promenade en auto à Ville-d'Avray, Micheline a été reconnue par une surveillante qui a noté le numéro de la voiture et la police recherche la pauvre fugitive.

Malheur qui amène Micheline au conseil de discipline de l'orphelinat.

Micheline risque la maison de correction...

Sera-t-elle sauvée ? Restera-t-elle dans le gris orphelinat ?...

Vous vous doutez sans doute que les beaux yeux de Danielle Darrieux ne pleureront pas trop longtemps et que tout finira bien...

Et le vieux professeur contemplera d'un œil philosophique et rasséréné le jeune amour de Micheline et de Pierre...

F. R.

UNE ORPHELINE VA VERS L'INCONNU ET ELLE Y TROUVE L'AMOUR

Le vieux monsieur (Fernand Ledoux) et Micheline se rencontrent dans un petit café: c'est le premier rendez-vous.

Première sortie en voiture. Le vieux monsieur a l'air inquiétant, Micheline n'est pas tranquille. Où la conduit ce taxi anonyme ?

Et c'est dans une claire chambre d'élève que Micheline s'éveille. Les ombres de la nuit dissipées, elle attend l'Amour, de confiance.

Pierre et Micheline se sont enfin trouvés. Le dîner est-il de fiançailles ou d'adieux ?

NOTRE CINÉ-ROMAN

Opérette

DISTRIBUTION :

Franz Jauner
WILLY FORST

Marie Geistinger
MARIA HOLST

Emmy Krall
DORA KOMAR

Prince de Hohenburg
SIEGFRIED BREUER

Réalisé par WILLY FORST

Romancé par JACQUES FILLIER

CHAPITRE PREMIER

DANS la petite ville autrichienne de Krems, une jeune troupe d'opérette menait, en 1870, la vie de bohème bien connue de tous les débutants : maigre salaire, répétitions exténuantes, mais pleines d'ardeur, vie bruyante dans une modeste pension de famille, disette des fins de mois et perplexité des jours de terme...

L'animateur de ce petit groupe était sans conteste le jeune premier Franz Jauner, chanteur expressif, comédien brûlé du feu sacré, qui exigeait de ses partenaires un zèle égal au sien et savait donner de l'esprit aux plus fades couplets.

Il ne laissait guère de repos aux deux camarades installés chez la même hôtesse : le chanteur Ferdinand et la ravissante divette Emmy Krall, qui égrenait ses vocalises avec tant de grâce.

Car Franz Jauner, comme tous ses compatriotes, avait la passion de l'opérette ; il lui consacrait sa vie avec une sorte de fanatisme qui ne souffrait point la médiocrité. Il se montrait volontiers impertinent envers les mauvais artistes, mais savait tirer le maximum de talent de ceux qui en avaient. Aussi lui pardonnait-on volontiers son caractère impérieux, acerbe...

Un jour, alors qu'il songeait avec mélancolie au loyer qu'il devait régler le lendemain et priait le ciel d'opérer un miracle en sa faveur, son directeur lui annonça :

— Le prince de Hohenburg donne demain à son château, une soirée, et il demande un pianiste, pour accompagner quelques morceaux de chant. Vous jouez assez bien du piano, Jauner... Vous aurez donc l'honneur d'accompagner les invités du prince... notamment une dame, je crois...

— L'honneur ! ironisa Franz Jauner. Ça me fera quel cachet ?

— Dix florins... Il y a, ce soir, répétition au château.

Franz s'inclina, avec un sourire ravi. Le ciel l'avait exaucé : le loyer serait réglé !

La fête était donnée par le prince, en l'honneur de sa délicieuse amie, la blonde, la sculpturale Marie Geistinger, qui, à l'âge où tant de jolies filles végètent dans des emplois de début, dirigeait le Théâtre de Vienne. La voix et la beauté de Marie lui avaient valu le titre tant envié de « Reine de l'opérette », dont elle se montrait très fière.

Hohenburg avait convié de nobles amis, pour applaudir la souveraine de son cœur, dans ce cadre digne d'elle.

Nonchalamment adossée au piano, très belle dans sa robe de dentelle blanche, son pur visage couronné d'un diadème de tresses dorées, la Geistinger lançait d'une voix sonore un couplet qui célébrait la joie d'aimer. Franz l'accompagnait, sans quitter du regard cette vivante statue. Lorsqu'elle eut fini, l'auditoire se répandit en louanges variées, en bravos prolongés qu'elle accueillit avec une tranquille assurance.

Pourtant, Marie Geistinger finit par remarquer le silence glacial de son accompagnateur, demeuré immobile à sa place.

— Et vous, jeune homme, cela ne vous a pas plu ? Vous ne dites rien ! lança-t-elle, avec une pointe d'ironie.

Sans cesser de la fixer, Franz Jauner articula froidement :

— Désirez-vous... entendre un compliment de plus, ou que je vous donne franchement mon opinion ?

Marie eut un léger haut-le-corps de surprise. L'enfant gâtée du public viennois n'était pas habituée à tant de modération...

— Je vous en prie ! Dites-moi exactement ce que vous pensez ! exigea-t-elle avec un rire un peu forcé.

— J'avoue donc que cela ne m'a pas plu du tout ! articula Franz, impassible.

Ce fut, de la part des invités du prince, un tollé indigné :

— Quelle impertinence !... Oh ! l'insolent ! C'est incroyable !

Marie imposa silence, d'un geste, à ses admirateurs déchaînés :

— Je vous en prie, messieurs, laissez ce jeune homme s'expliquer... Alors, mon ami, vous pensez que je n'ai pas d'avenir ? sourit-elle.

— Oh ! madame, s'il vous prend la fantaisie de faire du théâtre, vous pourrez, je crois réussir ; mais il faudra beaucoup travailler. Car vous avez deux dons naturels : une jolie voix et la beauté. Mais une chanson, c'est comme une scène qu'on joue... Il faut l'animer, l'interpréter...

— Peut-être pourriez-vous m'indiquer comment j'aurais dû chanter cet air ? railla la cantatrice, amusée de l'ignorance de Jauner.

— Très volontiers... C'est bien simple, voici...

Immédiatement transfiguré par la joie de mimer et de chanter, sans même prendre la peine de s'accompagner, Franz répéta l'air, soulignant avec esprit chaque intention du musicien, nuançant avec un art étonnamment souple cet air joyeux.

Marie le regardait, stupéfaite, trop intelligente malgré tout pour ne pas profiter de la leçon qui lui était si cavalièrement donnée.

Après le départ du pianiste, les invités voulurent blâmer l'impertinent, qui voulait jouer au pion. Hohenburg proposa :

— Demain, chère amie, je ferai venir de Vienne un accompagnateur !

— Inutile, mon cher... Demain, je ne chanterai pas ! décida Marie.

Et l'on fit prévenir Jauner qu'il n'eût point à se déranger, le lendemain...

⁂

Franz oublia vite l'incident. Il n'avait pas pris au sérieux les projets théâtraux de celle qu'il croyait être une chanteuse amateur.

Chaque jour, il faisait répéter Emmy Krall, dont le soprano léger, l'expressif visage brun au regard clair l'enchantaient comme autant de promesses d'un bel avenir :

— Si tu travailles encore deux ou trois ans comme ça, Emmy, tu seras une grande cantatrice ! répétait-il, heureux d'encourager cette jeune fille laborieuse, modeste, qui lui manifestait une si touchante admiration, une si parfaite cordialité.

Une fois de plus, le jour du terme approchait, et la petite troupe constatait, désolée, que les économies mises en commun étaient cette fois encore insuffisantes.

Un jour, au moment où Franz essayait de fléchir la logeuse, le facteur fit irruption dans le vestibule :

— Une lettre pour M. Jauner ! dit-il.

— Ferdinand, lis-nous ça, veux-tu... intima Jauner, avec un clin d'œil complice à son ami.

Le brave garçon ne se fit pas prier, et lut :

— *Cher monsieur Jauner, sous réserve ordinaire de votre accord, vous êtes engagé pour l'année qui vient dans notre théâtre, aux appointements de cent florins par mois... La direction du Théâtre de Vienne, à Vienne.* Signature illisible ! conclut-il, en tendant le message à Franz.

La logeuse roulait des yeux émerveillés et se confondait en excuses, en compliments. Le tour était joué !

Dès qu'ils furent seuls, Franz s'épongea le front :

— Ouf ! Nous voici encore tirés d'affaire pour cette fois... Il était temps ! Tu as été remarquable, Ferdinand. Tu nous as lu ça sans hésitation, comme si c'était un vrai texte... Tu es un fameux improvisateur. Félicitations ! Une vraie trouvaille !

— Mais... Je n'ai rien improvisé ! J'ai lu pour de bon la lettre qui t'était adressée ! protesta Ferdinand. Lis toi-même !

Jauner rougit, pâlit, considéra son ami sans comprendre, avant de se décider à lire la lettre inespérée. Quand il fut enfin convaincu que la Providence s'était, cette fois, particulièrement distinguée, ce fut une belle explosion de gaîté folle. Un festin inusité suivit cette nouvelle, festin arrosé d'un vieux flacon de vin de Hongrie.

Jauner dansait de joie, Ferdinand l'imitait, heureux de ce succès inattendu. Seule, Emmy semblait triste. Et quand Jauner s'en étonna, elle éclata en sanglots :

— Tu pars ! Si loin de nous, tu vas nous oublier, à Vienne !

Il la prit dans ses bras et berça ce gros chagrin qui trahissait la tendresse de la jolie chanteuse :

— Emmy, ne pleure plus, ma petite chérie... Songe qu'à Vienne, je n'ai pas une chance sur mille d'arriver, mais je veux quand même la tenter. Je voudrais devenir célèbre... Alors, je te tirerai d'affaire à ton tour, je ferai de toi une vedette... tu verras ! Nous chanterons ensemble dans le plus beau théâtre de Vienne !

Elle souriait à travers ses larmes, gagnée malgré elle par cet optimisme qui dissolvait son appréhension, atténuait son chagrin. Elle avait foi dans le talent et la volonté de son Franz. Elle souhaitait seulement que la séparation ne fût pas trop longue, pour qu'il n'eût pas le temps d'oublier...

⁂

La belle Geistinger prenait très au sérieux son métier de directrice de théâtre, au point de régler elle-même la mise en scène de ses opérettes, et de vérifier la comptabilité !

Tant de préoccupations, pour une jolie femme, effaraient le prince de Hohenburg, qui lui reprochait son excessive activité :

(*A suivre.*)

(Photo Tobis)

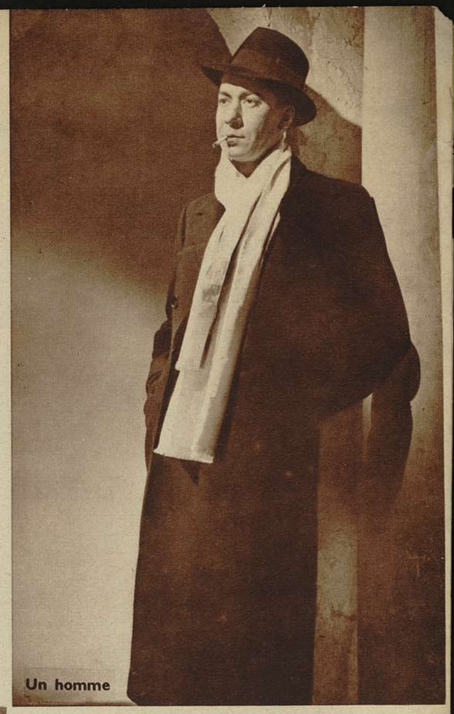
Nonchalamment adossée au piano, très belle, dans sa robe de dentelle blanche, la Gestinger leur fait un couplet.

Une femme

Panique dans un cœur

Edith Piaf

pleure son amour perdu



Un homme

Me quitter ? Quelle blague !

Tu parles sérieusement ?...

Garde-moi... Je n'ai que toi...

Mais alors, qu'est-ce que je vais faire, moi ?

C'est fini...

Ah, c'est marrant !

Photos personnelles.

PAS de doute. Cette petite femme immobile et grave, là-bas, sous la voûte de pierre grise, c'est Edith Piaf. Je la surprends bien malgré moi, parce que je suis très en avance au rendez-vous qu'elle m'avait fixé. Piaf n'est pas seule. Un homme lui fait face et je remarque tout de suite son expression méchante et dure, une expression qui fauche toute idée de pitié, de pardon, d'indulgence. Je crois reconnaître Paul Meurisse.

Voyons, voyons... que se passe-t-il ? Car Piaf n'a pas elle aussi son air de tous les jours. Jamais son cœur n'a été, me semble-t-il, si près de son visage. Pourtant, non, elle ne pleure pas. On dirait plutôt une enfant malheureuse qui attend, qui espère on ne sait quoi, un bonheur de conte de fées ou un amour simple et naïf, pareil à celui des romances populaires. J'ai envie d'inventer une chanson pour cette Piaf-là :

« Celui que j'aimerai
Aura les tempes grises.
De l'or à son poignet
Et de belles chemises... »

Mais l'instant n'est pas aux chansons. Quelque chose plane et pèse sur cette minute. Quelque chose, mais quoi ?

Ah ! je vais savoir. Piaf se libère douloureusement de son silence et de son immobilité. Elle va parler. Elle ne parle pas encore, mais je sais déjà ce qu'elle va dire. **Je le vois.** Car elle porte tout à coup, dans ses yeux, sur son front et dans ses mains tenues, une prière que je reconnais, une prière vieille comme le monde, une plainte bouleversante et inutile.

— Garde-moi... je t'aime encore... je n'ai que toi... reste...

Faut-il donc que j'assiste à ce déchirement, au spectacle de l'impitoyable torture qui commence et s'empare de ce cœur et tord ces bras et mutile et noye ce regard ?

Mais comment partir ? Je ne veux plus bouger par crainte de me faire découvrir. Et le film de cette rupture va se dérouler devant moi, briser mes nerfs, révolter ma sensibilité, exalter ma pitié.

Non vraiment, je ne croyais pas qu'il était possible d'arracher tant de désespoir à un seul être vivant. De quoi donc est fait le cœur de Piaf ? Il est certain qu'une autre, à sa place, serait morte déjà. Peut-être va-t-elle mourir, d'ailleurs, car je vois tout à coup se poser sur son visage une étrange lumière. C'est comme si l'aube d'une heure nouvelle venait de la jeter inexorablement dans la résignation. Sa pauvre petite figure est calme, baignée d'un chagrin enfantin. Je pense malgré moi à une enfance sans sabot de Noël, une enfance pure et triste, pleine de bruit de cloches et d'envies miraculeuses.

L'homme s'en va. Il n'a pas tourné la tête, ni même fait le geste de la main, le geste pitoyable qui autorise le faux espoir.

Edith Piaf a penché un peu plus sa tête trop lourde. Je vois ses joues qui se sont creusées, son regard qui ne veut plus rien regarder.

Une ombre lourde vient de se poser sur un chagrin abandonné qui n'est plus — devant moi — qu'un petit nuage d'étoffes ternes et de cheveux épars, une tache grise et pâle, une femme qui ne peut plus pleurer.

Que faut-il faire ? Consoler ? Mais comment ? Je songe à toutes ces chansons auxquelles la vedette a prêté ses propres larmes, son cœur immense et toute la force admirable qu'elle sait trouver en elle-même, dans ses poumons et dans sa vie.

Saura-t-elle être forte ? Ses épaules me paraissent si malheureuses. Malgré moi, dans ma tête, une autre chanson pose ses premiers mots :

« Elle veut savoir si la Seine
Peut endormir toute sa peine ;
Et lorsqu'elle a sauté,
N'a plus rien regretté. »

Mais j'entends venir un bruit de ruisseau, le rire mouillé d'une rivière. A petits sanglots retenus, Edith Piaf pleure.

Et tout à coup...

TOUT A COUP...

..un rire éclate

TOUT A COUP, un rire énorme, magnifique, pur, un rire éclate, jaillit et inonde cette tragédie. Quoi ? Que se passe-t-il ? Edith Piaf vient à moi, s'accroche à moi et rit, mais rit à n'en plus pouvoir respirer, à s'étouffer, là, sur place, irrémédiablement. Je vois, tout près du mien, son extraordinaire visage où l'expression se pose et change de couleur. Je vois ses yeux de mer profonde, son front immense, et ce rire monumental qui la possède et passe, heureux d'être mordu, entre ses dents de petit animal.

Ah ! je comprends. C'était une farce ! On m'a fait une farce ! Ce drame d'amour, ce n'était qu'un scénario ! Notre amie est là, bien là, ressuscitée, heureuse de « m'avoir eu ». Car ce que j'ai vu, ce n'était qu'un essai cinématographique de la grande chanteuse qui sera bientôt la vedette de **Montmartre-sur-Seine**, le nouveau film de Jean Lacombe.

Ah ! que je suis content ! Je respire. Pour un peu, je m'offrirais un petit pas de polka ! Pas de drame, pas de larmes, aucune tragédie, bravo ! Mais si vous saviez, Edith Piaf, si vous saviez comme c'était beau ! Merci.

Henri CONTET.

Encore sous le coup de l'émotion, Edith Piaf tremble et frémit. Le bout d'essai se termine.

Essais de maquillage. La petite figure d'Edith est abandonnée à la maquilleuse experte.

SUR LES BORDS DE LA MARNE : CHÈQUE AU PORTEUR

Lucien Baroux, Jimmy Gaillard et Jacqueline Ferrière bavardent avec des amis le long de la Marne.

(Photo Tronchet)

LES bords de la Marne. Une plage miniature avec petit port. Parfaitement ! Le ponton d'embarquement a dix mètres de long. C'est peu mais suffisant ; et les petits voiliers du Yacht Club de la Marne abordent avec légèreté.

Là, dans l'abri de ce petit bosquet, une embuscade. Un camion énorme, une caméra qui circule sur des rails en zigzag, un monsieur qui se promène en tenant à bout de bras, au bout d'une longue perche, un micro indiscret.

L'équipe tourne *Chèque au Porteur*. Lucien Baroux, Jean Tissier, Marguerite Pierry et Jean Boyer, le metteur en scène, jouent à se raconter des histoires puisque le soleil boude. Jimmy Gaillard fait des imitations de cris d'animaux pour amuser Jacqueline Ferrière. Dans un coin, solitaire, Robert Arnoux fume sa pipe. Machinistes, électriciens, opérateurs fument ce qu'ils peuvent, éparpillés dans l'herbe fraîche.

Mais un guetteur jette l'alarme :

— Voilà le soleil !

Sa Majesté, en effet, lassée de ce nuage, le délaisse et s'ébroue en plein ciel bleu. Branle-bas de combat :

— En place, crie Jean Boyer.

Baroux s'énerve :

— Dépêchons-nous, que je puisse aller pêcher à la ligne.

Tout est prêt. L'homme du son brandit son micro ; l'homme de la lumière, ses écrans et l'opérateur, l'œil au viseur, prépare son « champ ».

Activité. Lucien Baroux et Jacqueline Ferrière répètent la prochaine scène et vont et viennent sur la berge, avec de grands gestes.

— Silence, crie Jean Boyer.

— Silence, répète l'assistant.

— Silence, hurle en écho le deuxième assistant.

Mais derrière, sur le talus, une foule de moins de quinze ans et de flâneurs échangent leurs impressions ; les curieux ignorent la loi des prises de vue qui est la loi du silence.

— Silence, je vous prie, implore Jean Boyer.

La petite foule comprend. Lucien Baroux remercie d'un grand coup de panama et Jimmy d'une pirouette.

On tourne. Il est question d'une histoire de lapin, de pantalon gris et de chandail bleu. Une histoire d'amour, paraît-il ! Moi, je veux bien. Jacqueline Ferrière paraît s'y intéresser diablement. Quant à Baroux, de toute évidence, il préfère le lapin !

— Ça va, dit Jean Boyer.

— Habilleuse, appelle Baroux, préparez-moi mes grains de chènevis !

Puis :

— Monsieur le Directeur de la Production, dit-il à Bernard Roland, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

J'apprendrai plus tard que de gros ennuis le guettaient au tournant du petit chemin, sous l'uniforme d'un vrai garde champêtre qui n'était pas si bon garçon que la chanson veut bien le dire !

Je lâche la bride à ma curiosité qui se promène sur les petits voiliers, autour de la caméra et tout au long des rails du travelling.

Mais le soleil approche de son lit d'horizon et Jean Boyer, les mains en porte-voix, libère tout son monde qui se hâte vers la gare, chacun emportant, avec sa fatigue, un bon coup de soleil sur le nez.

Henri CONTET.

On tourne

à Saint-Jean-de-Luz

Premier Bal

Photo de film

EST-CE bien là une troupe cinématographique ? Saint-Jean-de-Luz qui, chaque matin, devant le *Madison*, voit ces grands gosses à l'allure sportive se ruer sur le car à gazogène rebelle au démarrage. Saint-Jean-de-Luz qui, chaque soir, assiste au retour à l'heure du bain et du Martini au bar basque, pense plutôt à une colonie de vacances...

Et pourtant, tout le jour, artistes et opérateurs, machinistes et maquilleurs, travaillent ferme à 8 kilomètres de là, en pleine nature, sur un mamelon perdu de la Côte sauvage, à Haïcabia.

Christian Jaque, le réalisateur de l'*Enfer des Anges*, a choisi ce lieu pour tourner les extérieurs de son *Premier Bal*. Il m'en fait ce matin les honneurs. C'est immense, c'est vert et c'est vraiment d'argent...

— Le scénario de Charles Spaak, me confie le metteur en scène, ne m'imposait pas spécialement le pays basque. Tout de même, ici, quelle grandeur !

Les spectateurs, fatigués de l'éternelle Côte d'Azur vont, en effet, se délecter d'images splendides et nouvelles. Mais, l'histoire, au fait ?

Pendant que les opérateurs montent la caméra sur rails, que François Périer fait bronzer sa peau de citadin par le maquilleur aux mille ressources, que Rintintin — il est de la troupe, lui aussi — saute un bouquet d'hortensias, Christian, *en bleus*, me conte :

— C'est une histoire toute simple et fraîche, riche en gags. Un vieil original — Ledoux — qui vit retiré du monde a la manie des pendules. Il en collectionne de toutes sortes. Il a aussi deux filles, jolies mais très différentes. L'une — Gaby Sylvia — aime les toilettes, la ville. L'autre — Marie Déa — est une rustique, une sentimentale. Un jeune médecin très bien — Raymond Rouleau — et un non moins jeune et bien vétérinaire — François Périer — passent dans ces vies et libèrent le sismographe des cœurs. Bien entendu, les hommes se trompent. La pureté et le bonheur ne sont pas là où ils le croyaient. Enfin, ce sont les passions, la douceur et la douleur d'aimer, la vie...

Mais qu'importe aujourd'hui la fin du film ! Il fait si bon dans l'herbe, à ne rien faire, et Marie Déa, en sauvageonne moderne est si jolie à regarder !

Sagement, elle attend son tour en tricotant... pour l'hiver me dit-elle.

Ah ! on répète. Le vétérinaire Périer, allongé dans un fauteuil de jardin, est malade. Il s'est fait piquer volontairement par une abeille pour expérimenter un sérum qu'il a découvert. Le docteur Rouleau est à son chevet. « Je vois ce que c'est », dit gravement la Faculté. Ouf ! C'est fait, la scène est dans la boîte.

Le chauffeur du car « fait son bois ». Il se prépare à aller chercher les repas de la troupe à Saint-Jean-de-Luz. Car ici, on pique-nique... Le vin aurait pu manquer. Il est rare dans la région. Mais un débrouillard de Belleville en a resquillé une caisse du côté de Sibour. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on mourra de soif...

René MIQUEL.

à JOINVILLE, Louis Daquin

Nous, les Gosses

DANS *le terrain situé près de la ville en carton-pâte où Louis Daquin tourne pour Pathé-Cinéma :* Nous, les Gosses. *d'après le scénario de Gaston Modot et Hilero, on tourne la scène de l'attaque de la diligence. J'arrive juste à temps pour assister à ce combat épique. Ils sont là une quinzaine de gosses dont le plus âgé doit avoir quatorze ans, gosses débraillés, hirsutes, qui prennent leurs rôles au sérieux tout comme lorsqu'ils font la petite guerre à Montmartre ou à Belleville.*

Une vieille voiture conduite par le petit Seffroy, et que tirent des enfants-chevaux, sert d'enjeu aux guerriers qui, cachés derrière un amas de terre et de pierres, armés de sabres de bois, attendent l'heure propice. Fier de sa mission, le conducteur active la marche de la diligence et reste sourd aux sollicitations de sa sœur, la charmante Louise Carletti, qui voudrait faire rentrer le garnement à la maison.

Daquin, juché sur la girafe, donne des ordres. Tout à coup, c'est le signal. L'ennemi, avec des ruses de Sioux, s'avance vers la diligence. Les sabres de bois entrent en action, et la lutte commence... C'est une mêlée du plus haut comique ; les uns roulent à terre dans des corps à corps sans merci, les autres se parent à l'aide de boucliers qui ressemblent à s'y méprendre à des couvercles de lessiveuses...

On vient de tourner une excellente scène. Bachelet l'opérateur et Daquin sont satisfaits. Les gosses vont pouvoir se reposer..., c'est-à-dire jouer encore à la petite guerre, hormis le petit Bedey, qui passe la nose à croquer ses camarades et Blanche-Neige, qui berce son ours de peluche loin des sunlights... Et lorsqu'il s'agira de faire revenir tout ce petit monde dans le stage, Daquin devra s'égosiller et siffler comme un perdu !

Ces gosses, qui passent ainsi d'excellentes vacances rémunérées et qui furent recrutés à l'aide d'une petite annonce, sont des fils d'ouvriers et d'employés modestes, des enfants du faubourg qui, demain, quand le film sera achevé, reprendront le chemin de l'école ou de l'atelier.

Bien souvent, l'engagement de ces gosses a été plus qu'une satisfaction d'amour-propre pour eux ou leur famille, plus qu'une gloriole de quartier, plus même que le gain bienvenu qui « met du beurre dans les épinards ».

Ça été, pour certains, le sauvetage inespéré, le miracle qui a permis de manger le soir. Et ces enfants auront été les protagonistes d'un film pittoresque et amusant, de vraies petites vedettes qui, sans forcer leur talent, surent répondre aux désirs de leur metteur en scène, qui ne leur demandait que de jouer comme dans la rue...

— Mon désir n'était pas d'en faire des artistes, nous dit Louis Daquin, et je sais qu'ils sauront rester, après le film, de braves petits gars qui apprendront un bon métier... un métier sûr...

Quant aux « vrais » du film, Larquey, Gilbert Gil, Brunot, Genevoix et Louise Carletti, ils se montrent ravis de leurs petits collaborateurs.

— Les gosses de Paris, disait l'autre soir un assistant, ils ont le cinéma dans le ventre !

A. A.

Louise Carletti, qui sert de nurse, de maman, de grande sœur à tous les gosses du film, dort épuisée. Gardent-ils son sommeil ? Hélas ! Il est plus vraisemblable de penser qu'ils lui préparent un réveil sensationnel, genre « attaque de la diligence. »

(Photo Lido)

NOTRE CONCOURS

PLUS FORT QUE

LA LOTERIE NATIONALE
la Fortune et la Gloire !

Plus que jamais, le cinéma français qui renait a besoin de renouveler ses vedettes.

En don de joyeux avènement, CINÉ-MONDIAL vous offre *deux* chances magnifiques :

La fortune et la gloire !

En complet accord avec l'une des plus importantes firmes françaises et l'un de nos meilleurs metteurs en scène,

Photo de film

Ciné-Mondial *lance*

Le Couple idéal 1941

Les lauréats de notre concours deviendront donc *immédiatement* les *stars* du cinéma français d'aujourd'hui,

mais ce n'est pas tout...

Car même si vous ne devenez pas* le couple idéal, *il vous restera, grâce à notre concours, 100 possibilités de faire du cinéma.

Jean DREVILLE va tourner...

"ANNETTE ou LA DAME BLONDE"

et puis...

...trois autres films

Les projets de Jean Dréville sont multiples. Quatre films attendent — pour des sociétés différentes les unes des autres — le jeune et talentueux réalisateur du *Président Hautecœur*.

Ce sera, tout d'abord, *Annette ou la Dame Blonde*, d'après une nouvelle de Georges Simenon. Le père des *Maigret* n'a pas écrit sur ce thème une sombre aventure policière. Il ne s'agit que d'une comédie genre *Battement de Cœur*. L'interprétation d'*Annette* n'est pas encore tout à fait arrêtée. Elle réservera des surprises. Les dialogues sont de Michel Duran et l'adaptation de Maurice Blondeau.

Pour succéder à *Annette ou la Dame Blonde*, Jean Dréville prévoit un film de Pierre Guerlais avec Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, sur un scénario de Wheeler et Aurenche. Ce film reste provisoirement sans titre.

Puis viendra *La Foire aux Femmes*, d'après le remarquable roman vendéen de Gilbert Dupe. La réalisation de ce film est envisagée pour mars-avril 1942. Enfin — quatrième et dernière production de Jean Dréville — *La Chanson du Printemps*, dont la mise en scène s'enchaînera à celle de *La Foire aux Femmes*.

De retour à Paris, Marcel Achard a, pour cette année, de nombreux projets de films.

⁂

Pierre Rocher et Pierre Borel, pour des scénarios compectivement les titres de *Le Spectacle est dans la Salle* et *L'Homme Rouge* (la vie héroïques par eux, retiennent resque du capitaine Bournazel).

Marcel L'Herbier réalise depuis lundi, aux studios de Saint-Maurice, *Histoire de Rire*, scénario et dialogues d'Armand Salacrou. Principaux interprètes : Fernand Gravey (dans le rôle crée à la scène par André Luguet), Bernard Lancret (dans le rôle créé à la scène par Fernand Gravey), Marie Déa, Micheline Presles (entrée de Nice pour tourner le film), Pierre Renoir et Gilbert Gil.

PARIS-TOUJOURS

LA REVUE HEBDOMADAIRE DE LA BONNE HUMEUR, TOUJOURS PLUS BELLE TOUJOURS PLUS GAIE, TOUJOURS PLUS VIVANTE

André THÉRIVE écrit à son sujet :

« Paris-Toujours c'est un titre. C'est aussi une devise. Car cette allégre revue se proposait, dès l'hiver de 1940, de montrer que l'esprit parisien continuait. L'esprit parisien, c'est-à-dire une gaîté courageuse, le sourire après les catastrophes. Frivolité ? Dévouement plutôt. Un auteur grave a dit que le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. »

« PARIS-TOUJOURS » publie, avec une collaboration étincelante, des hors-texte en couleurs, des dessins, des contes, des nouvelles, des chroniques, de belles photos, une page amusante « MATCH » : Match épistolaire de bonne humeur et de grande sincérité entre ses lecteurs et la rédaction, présenté sous une forme absolument nouvelle.

EN VENTE PARTOUT : **6 FRANCS**

Un numéro spécimen sera envoyé gratuitement aux lecteurs de ce journal qui en feront la demande à « Paris-Toujours », 55, Champs-Élysées, Paris.

LES ONDES

Quel est, actuellement, le foyer qui ne possède pas son poste de radio ? Jamais la T. S. F. n'a eu autant de fervents qu'en ce moment. Elle fait partie intégrante de notre existence. On ne s'en passerait pas plus, désormais, que du journal quotidien ou du cinéma hebdomadaire.

Et c'est ce qui explique le prodigieux succès des *Ondes*, le magazine de la radio.

Car *Les Ondes* publient d'abord les programmes des principaux postes européens. Et ces programmes sont absolument complets, classés d'une façon claire — et illustrés avec les photos des vedettes du micro.

Mais *Les Ondes* ne sont pas seulement un aide-mémoire pour le sans-filiste. Elles constituent le plus vivant, le plus actuel des magazines de la famille. Tout ce qui intéresse les foyers y est traité d'une manière agréable avec une présentation artistique tout à fait originale.

Les Ondes conduisent aussi leurs fidèles auprès des grandes vedettes de la scène ou du studio. Chaque semaine, son reportage « Une heure chez... » est attendu avec une impatiente curiosité par tous les lecteurs... et plus peut-être par les lectrices.

Les bricoleurs ne sont pas oubliés dans ce magazine vraiment complet. Des articles clairs, accessibles à tous, permettent de réparer les postes défaillants, — de comprendre, sans bagage scientifique, les mystères techniques de la radio.

Ce n'est pas un journal qui se feuillette. On garde *Les Ondes* toute la semaine. On les consulte constamment.

Les Ondes paraissent le vendredi, et ne coûtent que 2 fr. 50 pour 44 pages, dont 4 en couleurs.

Après " NE BOUGEZ PLUS ! "

Pierre CARON *réalisera*

" LA CAGNOTTE "

et

" L'ONCLE CELESTIN "

Pierre Caron termine, aux studios de Neuilly, la réalisation d'une importante comédie adaptée d'un scénario dont il est l'auteur avec la collaboration de Fomeo Carles, *Ne bougez plus !*

En septembre, Caron — qui n'a rien perdu de son... dynamisme d'antan ! — tournera *La Cagnotte*, de Labiche, sur une adaptation de René Dorin.

Avant la fin de l'année, Pierre Caron mettra en scène un troisième film, *L'Oncle Célestin*, inspiré d'une opérette d'Audran, le compositeur de *La Mascotte*.

Voilà, pour le public, du rire en perspective !

UN " DESSIN ANIMÉ " FRANÇAIS

Le dessinateur Max Pinchon, après trois mois de patients efforts, a terminé un petit film de dessins animés français d'après une chanson de Raymond Souplex, musique de Gaston Claret, *Mon Cousin au Music-Hall*.

⁂

C'est Jean Delannoy — et non pas Léon Mathot, ainsi qu'il le fut annoncé par erreur — qui réalisera le prochain grand film de Charles Méré. *Fièvres*, avec Tino Rossi. Les prises de vues commenceront le 31 août aux studios des Buttes-Chaumont. Andrée Guize a été engagée pour ce film. Après *Fièvres*, Jean Delannoy dirigera la mise en scène d'une production interprétée par Carlettina, la jeune vedette de *Diamant Noir*.

⁂

Blanchette BRUNOY

sera l'héroïne de

"BLOUSES BLANCHES"

Blouses Blanches, film sur la vie des étudiants en médecine, aura pour vedette féminine la charmante Blanchette Brunoy. Ce sera une production dont le côté documentaire ne laissera pas prise à la critique. Le scénario est du docteur Billaud. Réalisation prévue pour dans le courant de l'hiver.

DERNIÈRE MINUTE...

Nous apprenons le mariage de Denise Bosc qui fut " Yamilé sous les Cèdres ", et que vous avez applaudie cet hiver dans le " Rendez-vous de Senlis ".

BON pour l'IMAGE
BON pour le SON

Un fantaisiste photogénique

ROBERT LAMOURET

Photos Deval.

DUDULE aime beaucoup son maître, mais dans le monde canard, Dudule est un véritable Adémaï. C'est pourquoi, quand son maître chante *Le Barbier de Séville*, Dudule le barbouille de savon — ô folie ! — et le rase avec une inquiétante vigueur.

Mais au fait, savez-vous qui est Dudule et qui est son maître, et pourquoi nous en parlons ici ? Non ! Alors voilà. Dudule est un canard qui ne vit que lorsque son maître l'anime. Il est né d'un dessin animé et de la fantaisie de Robert Lamouret. Et Robert Lamouret, lui, ne vit que pour son canard.

Nous en parlons ici, parce que nous avons décidé de prospecter tous les milieux où l'on pourrait découvrir des éléments jeunes et des talents neufs qui serviraient la cause du cinéma français.

Robert Lamouret est jeune, il a un don comique inné et son sourire doit le sortir d'embarras dans les situations les plus inextricables.

— " Coucouche canard ". Mais Dudule n'est pas content.

Sa vie, quoique courte, dénote une fantaisie certaine. Fils de famille, il devint peintre par vocation — peintre non dépourvu de talent du reste — puis, pour faire vivre sa peinture, il fit des claquettes, la mode des claquettes passée, il se fit homme caoutchouc. Un soir de cafard, il alla au cinéma, il vit Dudule, qui s'appelait alors Donald, il fut séduit. Et, avec frénésie, du carton pâte, de la peinture, et un ressort de sommier, il travailla toute la nuit et donna naissance à son canard. Et depuis, ils vivent ensemble...

Il est plein de vie, d'espoirs, de rêves... Le plus tenace, le plus aimé, c'est faire du cinéma. Comme il a raison ! Nous manquons, en France, d'un jeune premier comique, qui ne soit pas grotesque et reste, quoi qu'il lui arrive, si sympathique que la petite dame du troisième rang en est définitivement séduite.

Et puis, il ne faut pas oublier Dudule...

En Amérique, Edgar Bergen, sans être beau garçon, rien qu'avec sa marionnette, Charlie, Mac, Carty, a fait son succès et celui de ses producteurs.

Ne devrions-nous pas faire la même chose avec Lamouret et son canard ?

Et puis, ça serait bien français... alors ?... longue vie à Dudule !

M. ROUTIER.

De la folie à la sagesse. Robert Lamouret se souvient souvent qu'il fut " homme caoutchouc ". Mais sa passion est la peinture... Il y consacre tous ses loisirs.

Que sont-ils devenus ?

Lucien Dalsace, qui n'avait pas reparu sur les écrans depuis de nombreuses années, va tourner aux côtés de Léon Mathot, Junie Astor, Claude May, Paul Azaïs dans *La Patrouille Blanche*.

●

Albert Préjean tourne actuellement aux côtés de Danielle Darrieux dans *Caprices*. Après quoi, il partira pour l'Espagne et ensuite dans le Midi.

●

Le joyeux Lucien Baroux revient à l'écran après un séjour à Hossegor. Il est la vedette du nouveau film de Jean Boyer : *Chèque au Porteur*.

●

Claude Dauphin et Henri Guisol seront les protagonistes des *Deux Timides*, film réalisé par Yves Champlain (de son vrai nom Yves Allégret, frère de Marc).

●

Après avoir terminé *Fromont Jeune et Risler Aîné*, Léon Mathot commencera les prises de vue de *Chemin du Cœur*, film dont il a écrit le scénario en collaboration avec M. Guillot et que joueront : André Lefaur, René Dary et Bernard.

●

Le metteur en scène Christian Jacque est dans les Landes où il termine les derniers extérieurs de *Premier Bal* avec, pour principales vedettes féminines : Marie Déa et Gaby Sylvia.

●

Nous reverrons prochainement Harry Baur qui tourne sous la direction de Maurice Tourneur et avec Lise Delamare, Larquey, Pasquali, Jeanne Fusier-Gir, Guillaume de Sax, Jacques Varennes, Marguerite Ducouret et Monique Joyce : *Péché de Jeunesse*.

Ciné-Mondial

RÉDACTION, ADMINISTRATION :
55, Champs-Élysées.
Tél. : BAL. 26-70. — C. C. P. : 147.805 Paris.

ABONNEMENTS (France et Colonies) :
Six mois . . . . . 100 fr. | Un an . . . . . 195 fr.

Je soussigné .....

demeurant : .....

à ..... Dépt .....

déclare souscrire un abonnement de .....

..... à " Ciné-Mondial "

au prix de .....

à dater du .....

Date : .....

Signature : .....

TOUS LES VENDREDIS

ciné-mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

4 F.

Nº 1. — 8 AOUT 1941

WILLY FORST
Un jeune premier qui tourne... tous les cœurs.
(Photos Tobis)